

*À Jean-Pascal
À Pierrette*

Avec ma profonde affection.

*« Un roman est comme un archet.
La caisse du violon qui rend les sons,
c'est l'âme du lecteur... » J Chardonne*

Claude DALGA

**LE RIDEAU
DES CHIMÈRES**

Roman

Tome I

*OPÉRA,
QUAND TU NOUS TIENS
Amour, quel est ton nom ?*

Tome II

OPERAMANIA

*Le temps à l'envers
Les jeux de l'amour et du destin*

Tome III

*LOHENGRIN A DISPARU
Mystère à l'Opéra...*

Editions BOOKELIS

À propos de : Claude Dalga

En accompagnant, dès sa petite enfance, une maman titulaire des fonctions de pianiste et chef de chant dans un grand théâtre lyrique, Claude Dalga découvre depuis les coulisses la magie des spectacles d'opéra.

Fille et mère de musiciens, elle continue à côtoyer les milieux musicaux les plus divers, traversant tous les niveaux des salles, des fauteuils d'orchestre aux sièges d'amphithéâtre...

Mais elle conserve toujours une prédilection pour le théâtre lyrique et son public passionné, inconditionnel, totalement immergé dans le spectacle.

Bonheur de partager son attente, sa fébrilité anxieuse, lorsque le lever du rideau libère toutes les chimères, déchaînant à leur gré les passions les plus délirantes, ou les plus redoutables broncas !

Durant de très nombreuses années, Claude Dalga a fréquenté et animé des Cercles et des associations d'amateurs de musique, suivant ou organisant conférences, spectacles, sorties, voyage.

Ces expériences ont certes motivé la trilogie : Le Rideau des chimères, qui demeure cependant une œuvre de fantaisie, de pure imagination.

Mais, comme le notait le philosophe humoriste Alphonse Karr :

« On n'invente qu'avec le souvenir... »

OPÉRAMANIA

LE TEMPS À L'ENVERS : Synopsis

Les jeux de l'amour et du destin

La vie de Pamina s'emballa. Le melting-pot de son association assemble, non sans heurts, des personnalités aussi disparates que célèbres, de l'illustre Chef d'Orchestre Sir J.R Amberston et Lady Gloria, son éblouissante épouse, jusqu'à des gardiens d'immeubles, de jeunes maraîchers, étudiants etc.

Début des eighties. A peine identifié, le sida rôde autour de Silvio, des danseurs Greg et Abel, tandis que gravitent dans le microcosme de l'association des personnalités exigeantes et turbulentes. En outre, Pamina accepte d'assumer la charge de Lorette, enfant du même âge que son fils, délaissée par ses parents.

Ami de longue date de sa famille, Maître Jordan d'Erblet, riche et brillant avocat, tente de la seconder et de la consoler des frasques de Silvio. En contrepartie, elle devient le chandelier qui occulte sa liaison avec la trop belle Gloria, ce qui ne va pas sans remous...

Dans les coulisses de La Voix des Muses, se composent, s'élaborent, s'échangent les masques de l'illusion, de l'artifice, voire de la duplicité. Mais se révèlent aussi, l'authenticité, la puissance absolue de la passion. Voyages, spectacles, bal costumé et sorties se succèdent tandis que les conflits passionnels s'entre-croisent, en épisodes parfois violents.

Pour obtenir quelques lumières sur la naissance et les origines improbables de Silvio, Pamina, secondée par l'avocat Jordan D'Erblet, sera conduite à explorer le temps à l'envers, en enquêtant au cœur de la Sicile des années soixante.

Ce sombre repaire de la Cosa Nostra, des attentats, de la mafia et de ses politiciens véreux, leur dévoilera des informations aussi surprenantes que préoccupantes.

Pourront-elles empêcher que les voies de Silvio et de Pamina ne divergent vers des destinées différentes, au cours de leur ultime rencontre à New York ?

Auteur Claude Dalga
N° SACD 000 1525 19

« *Chacun sourit à sa chimère...* »

Morel de Chédeville

— 1 —

Prélude strident et hostile à la journée qui s'annonce, la sonnerie du téléphone réveille Pamina.

Au terme d'une nuit courte et agitée, elle erre dans les brumes du doute et de l'indécision.

Avant même de soulever ses paupières, dans l'obscurité sécurisante d'un dernier voile de sommeil, elle s'efforce de regrouper ses pensées.

Entraînée depuis quelque temps dans le tournoiement d'une destinée qui s'emballe, elle s'applique à faire le point le plus précis possible sur sa position actuelle.

« Moi, Pamina, fille de Svenn et Floria Berenz¹, le chef d'orchestre et la cantatrice, merveilles de jeunesse, de beauté et de talent, dès cinq ans orpheline... »

Affleurent les souvenirs. De tant d'espoirs elle demeure donc seule survivante. Mais, malgré ses excellentes études universitaires et musicales, elle n'a pas révélé les qualités qui lui auraient permis de s'envoler, comme sa mère, sur les arias d'une prestigieuse carrière de cantatrice.

Lui restait l'évasion sur un océan de livres, celui de son métier de bibliothécaire.

Et puis, le romanesque de sa brève liaison avec le trop jeune, trop beau, trop talentueux ténor : Silvio Perugia. Il s'est enfui, il est revenu, porté sur les inlassables vagues d'un océan de complications.

La valse douce-amère des souvenirs s'interrompt. Hier soir, il lui a avoué que ses tests du sida, effectués dans les pays asiatiques, n'étaient pas tous fiables. Il doit les renouveler. Elle sera sans doute obligée de s'y soumettre aussi.

Sida, un mot malséant que le Président Reagan se refuse toujours à prononcer, conjointement au mot « gay ». On détourne les yeux, on baisse la voix lorsqu'il affleure au cours une conversation.

Maladie mystérieuse et honteuse des homos, des prostituées... Maladie du sexe, tout droit sortie des émanations infernales pour terroriser les humains qui faillent à la morale tolérée !

On la connaît encore peu, mais circulent d'effrayantes anecdotes. Et la réalité s'acharne à en vérifier plus d'une !

La sonnerie du téléphone finit par obliger la jeune femme à ouvrir les yeux.

Entre songe et réalité, combien de temps a-t-elle erré dans ces déprimantes nuées ? Elle ne saurait le dire.

Son lit bateau lui semble encore flotter tandis qu'elle tend une main incertaine vers l'appareil. Au bout du fil, la voix d'Isenn. Lueur d'un phare au sortir des brumes.

Isenn, sa jeune amie, remarquable danseuse qui vient d'être recrutée avec Abel, son frère jumeau, dans le ballet de leur Opéra.

De sa petite voix sèche, légèrement étouffée, la jeune fille s'informe : « Silvio est avec toi ?

— Non, il dort chez Mariana. »

Instant de silence, puis :

— Abel m'a parlé. Je répète à neuf heures. Je n'ai pas beaucoup de temps, mais j'arrive.

Son coup de sonnette extrait Pamina de la léthargie dans laquelle elle s'est de nouveau engourdie. Traînant ses pieds nus jusqu'à la porte elle ouvre et se trouve en face des jumeaux, chargés d'un gros paquet de viennoiseries et d'un lot de thermos.

— Petit-déjeuner, café, thé, chocolat ! plaisante le jeune homme, avec une gaîté qu'on ne lui avait pas vue depuis longtemps.

Isenn, fin prête, les cheveux lissés, impeccable du sommet de son chignon enserré dans une résille jusqu'au bout de ses bottillons, embrasse son amie. Elle l'entraîne jusqu'au canapé et décide :

— On laisse travailler le garçon !

Tandis qu'il s'affaire dans la cuisine, cherchant les tasses et les couverts pour préparer les plateaux, elle va droit au but. Abel lui a raconté ce qui s'est passé cette nuit. Silvio l'a accompagné à l'hôpital pour voir Greg, l'ami de son frère, atteint du sida. Vers deux heures, l'état du malade a brusquement empiré. On a craint la fin.

L'interne est resté. Silvio s'est mis à lui parler, à raconter son expérience en Afrique, aux Indes.

Subitement il a reconnu que là-bas, il n'avait pas toujours pris les précautions requises, mais qu'il avait eu un test négatif avant de rentrer en France. À ce moment, l'interne a évoqué certains cas où, surtout dans ces pays, les laboratoires ne s'avéraient pas toujours fiables. Silvio a paniqué : elle connaît la suite !

Rapides et précises, les explications de la danseuse confirment l'impression que Pamina avait ressentie.

De nouveaux examens ne sont pas inutiles, mais le péril n'est peut-être pas tel qu'il l'a décrit. Il faut y croire... Elle remercie la jeune fille d'être venue quand il fallait, dire ce qu'il fallait. Isenn hoche la tête, lui lance un regard en coin.

— Ces dames sont servies ! annonce Abel, apparaissant agile et précis dans son rôle de garçon de café.

Aspect positif du coup de stress de Silvio, une réelle détente dans les relations entre les jumeaux. Le jeune homme virevolte, singe la soubrette de bonne maison, le petit doigt en l'air. Sucrier, beurrier, tout voltige et revient à sa place par miracle, tandis qu'il roule des yeux de donzelle ahurie.

Impossible de ne pas se laisser distraire par sa fantaisie.

— Tu t'entraînes ? interroge Isenn.

Puis elle explique que Stella leur a demandé de participer à la séquence artistique du bal costumé de La Voix des Muses.

Ils ne sont pas forcément enthousiastes, mais, du fait qu'ils ont été invités à Venise par cette association, ils ont le sentiment de devoir faire quelque chose.

Rien de sérieux, évidemment, un truc rigolo...

— Vu le style des invités², il vaudrait peut-être mieux quelque chose de plus classique, suggère Pamina, se souvenant de l'intermède vénitien.

— On peut être classique sans être chiant ! conclut Abel, plongeant son nez dans sa tasse pour récupérer les dernières gouttes de chocolat.

Consultant sa montre, il rappelle sa sœur à l'ordre :

— Dans vingt minutes la répète, on a intérêt à tricoter des pinceaux !

Avant de sortir, la jeune fille s'excuse pour sa conduite des derniers jours. Elle avait « pété les plombs », elle est parfois impossible.

— Parfois, alors, tu t'améliores ! plaisante son frère, la récupérant par les épaules et la poussant dans l'ascenseur.

En rangeant la vaisselle du petit-déjeuner, Pamina ne peut s'empêcher d'apprécier la qualité des deux jeunes gens. La vigueur dont Isenn a fait preuve pour sortir de sa maladie, la façon dont son frère soutient l'agonie de Greg, l'impressionnent.

Par la fenêtre qui surplombe l'évier elle découvre le large paysage marin dont les lointains bleutés se perdent dans les brumes du matin.

Deux mouettes aux cris rauques s'élancent, dans l'éclat argenté d'un glaive.

Soudain, une idée vient titiller son esprit : « Après cette aventure, Silvio hésitera peut-être avant de s'envoyer le premier bout de nez qui pointera vers lui. »

Mais elle doit faire face à des préoccupations plus immédiates. D'abord, organiser l'accueil de Lorette, la fillette lâchée par ses parents et dont elle a pris la charge.

Ensuite il lui faut régulariser son congé auprès de l'Éducation Nationale, s'occuper du réveillon de La Voix des Muses, et, si possible, prendre un peu de repos.

Elle doit assister le soir même à la Première de Valses de Vienne³, et le lendemain au concert organisé par Manuel. Elle sait combien il s'est démené pour remuer le ban et l'arrière-ban de la critique. Il faudrait que Silvio se présente au mieux de sa forme, ce qui n'est pas le cas.

Malgré le programme chargé de sa journée, elle s'arrange pour l'entrevoir. Sous l'œil critique et expert d'un trio de choix : Manuel, Mariana, le Maestro, il peaufine son récital.

— Superbe, apprécie-t-elle, heureusement surprise.

En fin d'après-midi, une longue conversation téléphonique avec l'avocat manque la mettre en retard pour l'Opéra.

Lorsqu'elle rejoint l'avant-scène, essoufflée d'avoir couru, elle y retrouve le groupe habituel des soirs de première.

Comme à l'ordinaire, Frédéric y occupe sa place squattée. Stella jette un regard intrigué vers sa nièce :

— Jordan ne t'a pas accompagnée ?

Conformément à ce qui vient d'être décidé avec son amant en trompe-l'œil, la jeune femme récite :

— Jordan part demain pour Londres et il a du travail en retard.

En fait, il souhaite ne pas se montrer dans tous les endroits où Silvio risquerait d'être présent. Il prolongera donc son séjour à Londres pour éviter d'assister au concert de Manuel.

— Mariana a-t-elle pu s'occuper de Lorette ? s'inquiète Hubert.

— Oui, son père la lui a fait conduire en début d'après-midi. Elle l'amène ici, ce soir, pour le spectacle. À la sortie, je pense la garder chez moi.

Elle s'attendait à une réaction de son fils, mais son attention est retenue par les spectateurs qui s'installent dans les rangs d'orchestre. Il s'étonne :

— Je savais pas que papa devait venir !

— Moi non plus... note sa mère.

« Mon ex a beau faire le bravache, réfléchit-elle, qui croira que le seul intérêt de cette viennoiserie accommodée à l'aigre-doux l'a attiré à l'Opéra ? »

Elle adresse des signes amicaux à Francette et Lino qui gesticulent au Paradis.

— Tu chasses les mouches ? interroge sa tante.

La porte que l'on ouvre la dispense de répondre, tout l'intérêt des occupants se reportant sur les nouvelles venues. Poussée à l'avant par Mariana, Lorette écarquille ses grands yeux bleus, un peu ahuris. Pamina se lève pour les embrasser, puis elle aide la fillette à ôter son manteau. Jan-Rémy jubile :

— Ouais... la voilà, la mouche !

Nul n'en a rien perdu, surtout pas la petite fille dont le visage rond vire au cramoisi.

En hâte, Mariana s'explique sur la toilette de sa protégée. Le secrétaire du docteur Benedetto a amené Lorette avec un sac qui ne contenait que deux jeans, un pull, un manteau et un anorak. Rien qui convienne pour un spectacle. Comme elle devait s'absenter en fin d'après-midi, elle a demandé à Nieve de faire les boutiques avec sa petite invitée pour compléter son vestiaire. Elle caresse doucement la frange lisse de la fillette : « Lorette et Nieve ont choisi selon leur goût !

— Eh bien, on dirait une mouche déguisée en soucoupe volante ! apprécie Jan-Rémy. »

« Observation embarrassante car pertinente, » constate Pamina, songeant à la joie de la vendeuse qui a vu déguerpir cette robe de velours noir bien large et bien longue.

Les deux grosses manches ballon d'organdi blanc piquées de bouffettes de satin noir dont s'orne le corsage,

évoquent bien les yeux à facette d'un insecte. La fillette agite un petit sac emperlé de verroteries, du bout de ses doigts aux ongles rougis par les soins de Nieve. D'une voix mal assurée, elle tente de justifier ce choix :

— La vendeuse, elle a dit qu'on n'en trouverait pas une autre robe, comme celle-là !

— Elle est unique, c'est certain ! affirme Mariana, coupant ainsi à toute autre remarque.

Prenant en pitié la mine inquiète de Lorette dont les rêves ont pris du large sur cet océan de volants, Pamina l'attire vers elle en affirmant :

— Sissi en pâlirait d'envie !

Jan-Rémy va s'appuyer contre l'épaule d'Hubert en maugréant :

— Inutile de la gonfler encore plus. Elle est bien assez grosse !

Personne ne fait au garçonnet l'observation qu'il mériterait. Sa mère, échaudée par sa discussion avec l'institutrice, ne s'y hasarde pas davantage.

Par chance, des exclamations joyeuses au premier rang des fauteuils d'orchestre détournent l'attention. Vivien et le jeune Lilian prennent place à grand bruit, se bousculant et riant comme des potaches. L'adolescent lève les yeux vers la loge et lance, avec une grimace malicieuse qui plisse légèrement son petit nez constellé de taches de rousseur :

— Chauffez-vous les mains. Faut la super claque, pour mon papa !

Nul ne peut ignorer qu'il est le fils de l'un des artistes. Sa façon ouverte et juvénile de rabattre une claque lui vaut plusieurs sourires. Il agite ses boucles cuivrées en posant sur Vivien un regard pétillant.

La liberté d'allure et de parole de l'adolescent surprend malgré tout Pamina. Encore davantage, peut-être, la détente totale de Vivien, qui rit et envoie une bourrade dans les côtes du garçon.

Amusée, Mariana note que le professeur semble avoir retrouvé ses quinze ans.

Ses lèvres rouges retroussées sur un sourire agacé, Frédéric persifle :

— En tout cas, il s'en est trouvé un de quinze ans ! Puis il sourit à Lorette, toute préoccupée de bien étaler sa robe.

— Moi, je préfère les jolies princesses de sept ans !

Regard ravi de la fillette qui interroge, sans doute pour s'assurer que son plaisir sera complet :

— Et Abel, il me verra depuis la scène ?

— S'il a le toupet de ne pas te regarder, on sifflera ses jets battus... promet le flûtiste, avec un sérieux démenti par ses yeux pétillants.

Soudain, Pamina se lève pour quitter la loge tandis que Stella s'étonne : « Où vas-tu ?

— Respirer, j'ai mal à la tête. »

Ce qui est exact. Sa course lui a aussi laissé un point de côté et des tiraillements abdominaux. Elle a donc lorgné à l'amphithéâtre un petit coin tranquille où elle pourrait, paupières closes et esprit vagabond, capter quelques sourires de cette musique facile.

Lorsqu'elle emprunte l'escalier intérieur qui mène aux dernières galeries, une ouvreuse la prévient :

— Ils sont tassés comme des sardines, là-haut. Vous n'allez pas voir grand-chose !

En pénétrant au Paradis par une porte latérale, la jeune femme constate que l'ouvreuse n'a rien exagéré. S'entasse sur les gradins une foule bruyante, bavarde, différente de celle qu'attire l'opéra.

Car, en ces années, au sein des lyricomanes du poulailler, s'opposent encore deux écoles. L'une, qui ne descend pas au-dessous de Wagner ou de Verdi, ne souffre que pour la bonne cause. Peu de chances de la voir aujourd'hui occuper les banquettes inconfortables.

L'autre, celle pour laquelle la seule magie du rideau rouge, du decrescendo gradué des lumières, des pizzicati de l'orchestre et des roucoulades du plateau constituent un mets acceptable, parfois même délectable, se mêle volontiers aux spectateurs de l'opérette.

Tandis qu'elle tente de parvenir au coin tranquille qu'elle avait repéré, une grande silhouette dégingandée brandit des bras en ailes de moulin :

— Pamina, on est ici !

C'est Michel qui a rejoint Francette, Lino et Aurélie, les habitués du paradis. L'ensemble s'agite fortement, déchaîne des protestations alentour.

— Attention, c'est pas la peine de nous écraser. On case-rait pas une sarigue, ici ! s'exclame l'admiratrice de Pavarotti, assise à leur côté.

Elle éponge sa large face congestionnée, autant par la chaleur qui s'accumule sous la coupole que par les pressions qu'exercent les amis de Pamina, essayant de comprimer leur voisinage pour lui dégager une place.

— Je vous verrai à l'entracte. Pour le moment, je m'installe ici, leur crie-t-elle, ayant enfin gagné l'extrême droite de la galerie.

En raison de l'arrondi de la salle, cette place est demeurée libre parce qu'aveugle. La jeune femme voisine cependant avec un récipient de plastique jaune dans lequel clapote, de temps à autre, une goutte tombée du plafond.

Une employée de service, occupée à l'emballoter de serpillières, explique :

— Nous avons signalé cette fuite depuis une bonne quinzaine, mais personne n'est encore venu. Faute de mieux j'ai mis ce vieux seau, mais il est percé. J'espère qu'il ne vous dérange pas ?

Il ne dérange en rien Pamina qui n'a pas davantage envie de converser que de voir le spectacle. C'est compter sans l'extrême gentillesse de Michel. Ayant réussi à la rejoindre, non sans écraser nombre de pieds, il insiste :